

Enfin LARADE !

par J.-C. DINGUIRARD

Pour le petit Noël des Commingeois, le très dynamique CIDO, grâce à un volume miraculeusement découvert à Rouen, a pris l'heureuse initiative d'une ravissante édition en fac-similé de la *Margalide gascoue* et des *Meslanges de diberses poesies*. C'est une part tout à fait considérable de leur patrimoine culturel que Commingeois et Gascons se voient ainsi mis en mesure de s'offrir : je gage que nombreux sont ceux qui, comme je l'ai fait, saisiront avec enthousiasme cette providentielle occasion d'enrichir leur bibliothèque de deux des recueils de Bertrand Larade : voici le plus rare des poètes gascons désormais accessible à tous.

*
**

Le recueil est précédé d'une Introduction de J. Larzac, ou plutôt d'une *Introduccion*, puisqu'elle est en languedocien. Il eût certes été plus seyant qu'elle fût rédigée en gascon, mais enfin tous les gasconisants (et sans doute faut-il l'être, pour s'intéresser à Larade) sont aujourd'hui bilingues : grâce au français, ils liront donc sans trop de peine les ingénieux rapprochements que M. Larzac établit, vers par vers, entre Larade et Ronsard. Que tous ces rapprochements soient pertinents, je n'irai pas jusqu'à l'affirmer ; mais ils donnent au présentateur l'occasion d'intéressants règlements de compte avec plusieurs spécialistes de la littérature. Comptons les coups, en bons spectateurs, et avouons que Joan Larzac nous convainc mieux lorsqu'il parle d'amour que lorsqu'il part en guerre. Une Bibliographie clôt ce préambule : et, parenthèse, elle omet curieusement R. Lizop, « Du nouveau sur le poète gascon de Montréjeau Bertrand Larade », pp. 202-214 de la *Revue de Comminges*, 1961 ; et elle ignore l'édition séparée de la *Margalide gascoue*, Saint-Gaudens, 1932 (beau volume de 162 p., sur papier de luxe, tiré à 60 exemplaires) ; pour être tout à fait précis, il aurait peut-être aussi mieux valu ne pas situer Montréjeau dans le Gers, comme il est fait dans l'Avant-Propos... Mais ces erreurs paraîtront vénielles, commises depuis Béziers-la-lointaine ; toutefois, il ne serait pas venu à l'idée d'un Gascon de les perpétrer : d'où notre remarque chauvine de tout à l'heure.

L'essentiel, bien sûr, est ailleurs : dans ces textes en notre langue, enfin révélés tels qu'ils apparurent aux lecteurs de 1604. Car les rééditions de 1932 sont presque aussi introuvables que l'originale, et le recueil du CIDO a sur elles un double avantage : il offre en prime les *Meslanges de diberses poesies*, il reproduit photographiquement l'édition de R. Colomiez. C'est une révélation

que ces *Meslanges* : poèmes de circonstance, mais qui montrent l'homme à travers le poète, et sans doute assez sincèrement. L'homme et ses relations, d'abord : et voilà de la besogne pour les historiens du Comminges, qui auront à identifier tous les dédicataires de poèmes ! Certes, c'est là un terrain que R. Lizop a déjà commencé à défricher ; mais il reste beaucoup à faire, et tous les noms, je l'avoue, ne me sont pas aussi familiers que celui du riche « Mous-sur Fabian d'Aspet », qui possédait alors presque toute la haute vallée du Ger (entre autres !), et à qui Larade adresse cette malice :

Fabian tu es berot atau com un ardit...

Mais, plus intéressant que son milieu, c'est simplement l'homme qu'on aperçoit à travers les *Meslanges*. Un homme que n'épargnent pas les peines :

Io ey tout, n'ey arenc qu'uë ompre de fabou,

et qui connaît même des déceptions littéraires :

*Quauque grand Dominé, en besen mous sounetz
Et be s'arrisera de lour coupe e mesure...*

Un homme, surtout, que ne contraint plus la nécessité de chanter sans cesse sa Margalide, et qui sait trouver dans un aimable épicisme des accents qui nous touchent. Il faut, dit Larade, chanter, boire et manger.

*Car aute plan se moun ba la iouenese,
Iames ta iouens nou pouyram arrauja.*

Et c'est peut-être là ce qui rend l'édition du CIDO indispensable à nos cœurs : nous attendions un metteur en vers non dépourvu de mérite, et voilà que nous rencontrons parfois un authentique poète. Est-il rien de plus tendre et nostalgique, de plus naïf dans le meilleur sens verlainien du terme, que

*Amatz me donc bergere
Amatz m'a jou
Sy lamistat es bere,
Ber' es l'amou.*

*
**

Faut-il enfin le dire ? Le copiste le plus attentionné commet forcément des erreurs. B. Sarrieu avait certes fait du bon travail pour l'édition de 1932, mais des fautes la défigurent, qui ne sont pas toutes imputables au typographe : trois rectifications à opérer sur le premier sonnet de la *Margalide*, quatre sur le second, huit sur le troisième, deux sur le quatrième, dix sur le cinquième... En tous points l'édition du CIDO se montre donc supérieure à la précédente, par la vertu de la reproduction photographique : elle est la plus fidèle, la plus complète, la plus accessible, bref elle constitue une indéniable réussite. Le CIDO se doit, pour notre bonheur, de poursuivre dans la voie si heureusement inaugurée avec les deux recueils de Larade. Pouvons-nous espérer un jour *La Muse gascoune* et *La Muse Piranese* ?